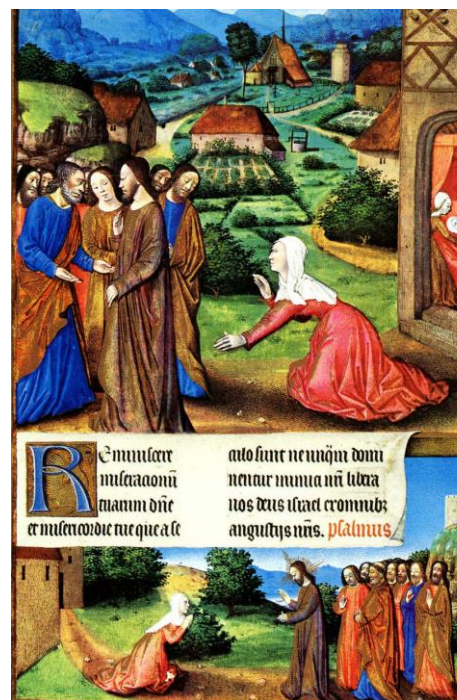


Marc 5,21-31, de 21 à 43

« Jésus dans la barque, regagna l'autre rive, où une grande foule s'assembla près de lui. Il était au bord de la mer. Vint alors un des chefs de la synagogue, nommé Jaïrus, qui, l'ayant aperçu, se jeta à ses pieds, et lui adressa cette instante prière : *Ma fille est à l'extrémité, viens, impose-lui les mains, afin qu'elle soit sauvée et qu'elle vive. Jésus s'en alla avec lui. Et une grande foule le suivait et le pressait. Or, il y avait une femme atteinte d'une perte de sang depuis douze ans. Elle avait beaucoup souffert entre les mains de plusieurs médecins, elle avait dépensé tout ce qu'elle possédait, et elle n'avait éprouvé aucun soulagement, mais elle était allée plutôt en empirant. Ayant entendu parler de Jésus, elle vint dans la foule par derrière, et toucha son vêtement. Car elle disait : Si je puis seulement toucher ses vêtements, je serai guérie. Au même instant, la perte de sang s'arrêta, et elle sentit dans son corps qu'elle était guérie de son mal. Jésus connut aussitôt en lui-même qu'une force était sortie de lui ; et se retournant au milieu de la foule, il dit : Qui a touché mes vêtements ? Ses disciples lui dirent : « Tu vois la foule qui te presse. et tu dis : Qui m'a touché ? »*



La Cananéenne,
Jean Colombe, XVe siècle

Dans le récit, Jésus est pressé par la foule. Il y a du monde. Il est au contact des gens qui l'approchent, qui l'effleurent. Dans cette foule, une femme le touche, intentionnellement, et aussi discrètement que possible. Pourtant, Jésus le ressent. Entouré comme il est, il sera bien difficile de savoir qui l'a touché. Pourtant, il demande : « *Qui a touché mes vêtements* », ce qui suscite la réaction des disciples qui s'étonnent de cette question. Il n'attend pas la réponse. Du regard, il trouve la responsable. C'est une femme. Elle est malade. Aux yeux de la Loi juive, elle est impure. Elle a osé toucher Jésus. Elle a commis une faute. Mais pour Jésus, l'important est ailleurs.

Si Jésus avait suivi la tradition, il aurait été un juif parmi les autres, sans histoire. Nous n'en entendrions probablement même pas parler aujourd'hui. Or, Jésus a suivi son chemin. Ceci nous fait penser à cette citation de Jean Cocteau : « *Rien d'audacieux n'existe sans la désobéissance à des règles* ». Jésus a été audacieux pour approcher les gens, les écouter, les accompagner, leur parler. Le père de cette jeune fille en péril, comme la femme – elle-même en situation délicate – chacun interfère sur le cours normal de sa journée. Ils ont été audacieux, eux aussi. Jésus n'avait pas prévu de se rendre chez le chef de la synagogue, ni qu'il allait s'arrêter pour savoir qui avait osé toucher son vêtement et, de ce fait, avoir à répondre à la prière instante de l'un comme de l'autre. On le sent libre d'aller, toujours prêt à réagir, sans délai, à la foi que lui témoigne les uns et les autres. Face à chacun, il se montre bienveillant et profère une parole rassérénante : « *Ma fille, ta foi t'a sauvée, va en paix* » ; « *Ne crains pas, crois seulement* ». Cette audace est un signe de foi. Elle nous ouvre à des horizons insoupçonnés. Elle nous aide à surmonter le déficit de sens de nos existences. Jean d'Ormesson * a écrit : « *Nous voilà né. Pour mourir. En attendant, il faut bien vivre. Vivre est une occupation de tous les instants. Une expérience du plus vif intérêt. Une aventure unique. (...) parfois, pourquoi pas ? une chance et une grâce* ». Ces gens, qui ont eu l'audace d'espérer, ont été finalement mis en relation avec la grâce de Dieu.

* L'espérance en héritage, p 269